

C'est vers les six heures du soir  
Qu'est arrivé, j'men rappelle ;  
L'temps couvert est dev'nu noir,  
Noir comm un' nuit sans chandelle,  
Quand tous deux sont disparus  
Derrière la mer démontée,  
Et j'les avons attendus  
Ben vain'ment, tout' la nuitée.

Ah ! cett' nuit-là, j'vous promets  
Qu' j'avions pas l'cœur à la fête,  
Chacun d'nous disait : " Jamais  
Il's n'réchapp'ront d'cett' tempête."  
Et, lorsqu'a la point' du jour,  
J'grimpis seul, dans la mâture,  
Si c'cœur battait, c'tait pas pour  
Ma chouett' petit' créature.

Avec la longu' vu' du bord,  
Su' l'enfiléchur' la pus haute  
De nos haubans d'bord  
Je r'louais l'large et la côte,  
Quand le cap'tain' me cri' : " Mon gros,  
Vois-tu Bourchis et l'asconette ? "  
— Non.

— Alors, c'est deux mat'lots  
D'moins pour ram'ner not' goëlette.

C'matin-là, t'en souviens-tu  
Vieux frèr' c'tait l'premier septembre,  
Le cap'tain' est d'suit descendu  
Tout flageolent dans sa chambre ?  
Il a pris l'journal du bord,  
Et en têt' d'un' pag' tout' blanche  
A porté chacun d'eux morts  
En s'briquant l'œil de la manche.

Y-a-t-il rien de plus navrant et de plus touchant que ce récit simple qui se termine par l'inscription au journal du bord faite par le vieux capitaine. Il enregistre les noms de ses disparus, tout en essuyant avec la manche de sa vareuse, une larme qui glisse sur sa joue tannée par le hâle de la mer ? Ah ! voilà le portrait pris sur le vif du marin rude, discipliné, mais pétri de cœur, d'affection pour son bord. Et ils sont tous comme cela !